Huitième Année. Vendredi 10 Janvier 1896 N[lle] Série — (VI[e]) N° 146.

# LA CVRIOSITÉ

Journal de l'Occultisme Scientifique

DIRECTEUR
Rédacteur en Chef : Ernest BOSC

Adresser tout ce qui concerne le Journal :
A NICE
du 2 Novembre au 2 Mai
A TOURS
du 1[er] Mai au 1[er] Novembre



ABONNEMENTS
FRANCE ET ÉTRANGER :
25 numéros................ 5 fr.

ADMINISTRATION
NICE ET TOURS
On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de poste français et étrangers.

## CHRONIQUE

Parmi les nombreuses lettres que nous avons reçues, il en est une qui émane d'un de nos amis, ancien capitaine de frégate, officier de la légion d'honneur.

C'est cette remarquable lettre qui fera la substance de cette chronique, car elle présente des idées générales sur l'occultisme qui ont pu se produire dans l'esprit d'un assez grand nombre de lecteurs.

C'est pourquoi nous donnerons un extrait de cette lettre et que nous répondrons aussi à quelques-unes des pensées qui y sont exprimées.

« Cher Monsieur et Ami,

« ... le dernier numéro de la *Curiosité* (c'est celui du 18 déc. dont il s'agit) m'a fait comme toujours grand plaisir ; je suis heureux de voir son appréciation sur le Ministère Bourgeois (1) dont je juge d'après le maître-coup de hâche donné en plein bois dans l'arsenal du Népotisme et de tous les engins réactionnaires depuis si longtemps en usage dans la Marine.

« Je présume qu'il en sera de même dans les autres administrations. Mais il importe que ce Ministère garde son sang-froid et que M. Faure aussi ne se laisse pas intimider (2) ; à cette condition le triomphe est assuré contre des gens dont l'unique mobile est un féroce égoïsme, et qui mettent tout en œuvre et prostituent tout, jusqu'à la religion, afin d'être maîtres du pays.

« Le peuple n'est pas aussi bête qu'on le pense, il voit clairement de quel côté sont ses amis dans le combat qui se livre actuellement ; M. Drumont entre autres pourrait bien l'apprendre à ses dépens. — Vous avez mille fois raison de vous élever contre ce jeune écrivain qui traite le spiritisme de dynamite. Si tout le monde était de son avis, personne, pas même lui, ne pourrait faire des expériences psychiques, voire même en parler sans la permission de MM. les Cléricaux. — C'est tout dire !

« En outre, c'est s'aliéner sottement les Spirites, des amis-nés avec lesquels les Occultistes devraient toujours marcher la main dans la main ; les spirites en somme sont de vrais occultistes, ils ont pris, en effet, dans l'occultisme tout ce dont ils ont été capables d'y prendre. Dès lors, il n'y a aucun reproche à leur adresser, mais seulement à les instruire si l'on peut et si l'on est plus fort qu'eux (1).

« Du reste, c'est toujours comme je vous l'ai souvent dit de vive voix, c'est par manque de bienveillance qu'on pèche trop souvent pour ne pas dire toujours ; et c'est très difficile de le pardonner à des altruistes, car ils sont impardonnables de manquer de charité. — C'est même là, cher ami, ce qui écarte bien des gens de nos belles idées et peut-être bien en dernier lieu, ce qui a éloigné Jounet.

« C'est l'union, *quand même*, qu'il faudrait, particulièrement parmi ceux qui sont à la tête du mouvement, de là, d'où part l'exemple.

« On a devant soi un splendide modèle d'organisation, d'union et de discipline : le CLERGÉ. Sup-

(1) Article de notre éminent collaborateur : EUG. DE MASQUARD : *Gallicans* et *Ultramontains*.

(2) Notre correspondant fait allusion à la campagne entreprise par les journaux de la Réaction contre le Président de la République.

(1) Ce sont là des idées que nous avons constamment défendues et que nous defendrons toujours.

posez la tête du clergé toute autre, c'est-à-dire altruiste, et vous aurez exactement ce que devrait être tous les Occultistes réunis, avec la science en plus. Ce qui éloigne de l'occultisme également, c'est l'ESOTÉRISME, parce que *Esotérisme* et *Aristocratie* c'est tout un ; non pas qu'on veuille nier l'existence de l'aristocratie, mais parce qu'on ne s'entend pas sur la chose et qu'il est d'autant plus nécessaire de la définir que tout ce qui a porté ce nom d'*Aristocratie* jusqu'à ce jour, a commis tant de crimes et d'abominations, que tout ce qui a un peu de cœur, a de près comme de loin une haine invétérée contre elle.

« Que l'Aristocratie soit altruiste, non en paroles, mais en faits, et tout change, le monde est transformé, alors l'âge d'or règne sur la terre dans toute sa splendeur.

« Ce qui veut dire qu'il n'y a d'ésotérisme ou d'aristocratie vraiment possibles au grand jour, que par l'expresse permission du peuple. — Voilà pourquoi le clergé est appelé à disparaître malgré sa puissante organisation, lui qui chaque jour donne la preuve du plus hideux égoïsme et de la détestable aristocratie.

Que de choses,il y aurait à dire là-dessus (1) !

« Vous me demandez de formuler des critiques sur votre nouveau *Dictionnaire*, je n'ai rien à changer à mon appréciation première où je vous disais, recevez mes félicitations pour cette magnifique réalisation en faveur de l'occultisme. Soyez persuadé que tout ce qui pourra se faire pour éclairer cette science, lui attirera plus de prosélytes que les plus belles perspectives de la toute puissance qu'elle fait miroiter aux yeux.

« Or, votre livre est un puissant effort vers la lumière, certainement il portera ses fruits ; j'ajouterai aujourd'hui, qu'il est indispensable à tout étudiant de l'occultisme pour la compréhension d'une foule de mots qui l'étonnent et l'arrêtent souvent ; il regrettera parfois de ne pas y trouver tout ce qu'il y cherche, mais il ne vous en sera pas moins reconnaissant de l'aide puissant que vous lui aurez donné, comprenant d'ailleurs, parfaitement qu'un Dictionnaire *absolument complet* vous eût mené beaucoup trop loin.

« Dès son début, le *Voyage en Astral* nous a séduit et la pensée ne nous est jamais venue à l'esprit que vous puissiez nous induire en cléricalisme. Nous sommes charmés que cette publication se fasse dans la CURIOSITÉ, mais nous voudrions que ce fut sans préjudice du livre promis (1), parce que sous cette dernière forme, la propagande est plus facile et cette œuvre doit être, en effet, répandue. Nous ne doutons pas, du reste, du bon parti que l'auteur saura tirer des prémices posées : d'abord les merveilles de l'astral qui doivent être incomparables ; les précieuses lumières qu'on y puise sur les gens et sur les choses, à la suite de quoi toute une famille confite en orthodoxe dévotion cléricale épousant de cœur et d'âme toute la science maudite (2).

« Si vous avez beaucoup de lecteurs comme moi, n'hésitez pas à donner à la CURIOSITÉ, tout le développement que vous lui souhaitez, on vous en remerciera (3).

« On va en effet au cléricalisme par ignorance, par intérêt ou par désœuvrement ; si tous ces gens là sont des intellectuels, il y a grandement à *espérer* si pornographes qu'ils puissent être (cléricalisme, pornographies et bien d'autres agréments sont loin de faire mauvais ménage), car tout intellectuel aime la science, et l'occultisme en est la plus haute expression. Quand les intellectuels seront à vous, vous aurez tout le monde, mais défiez-vous du mot *Esotérisme*. Les intellectuels moins que tous autres

(1) Notre ami est là dans une complète erreur, le clergé romain et apostolique n'est pas près de disparaître ; son organisation formidale et son immense pression sur les foules abêties, le maintiendra encore longtemps, trop longtemps puissant, ce qui le perdra, c'est l'excès du mal qu'il commettra, ce sera sa servilité envers le pouvoir pour arriver a être évêque, archevêque, cardinal, prince de l'église, voilà ce qui le coulera dans l'esprit de ceux qui ont encore foi en lui — il faut des scandales pour le perdre !

*Quos vult perdere Jupiter dementat prius.*

(1) Le livre paraîtra, suivant notre promesse vers le 15 mars, Paris, CHAMUEL, *éditeur*, 79, Faubourg Poissonnière.

(2) Le dénoûment, n'est pas tout à fait aussi radical, chaque membre de la famille Dosset lâche bien le catholicisme, mais d'une manière fort originale et chacun dans des voies diverses : comme le verra le lecteur.

(3) Ceci répond à une idée que nous avions émise à notre correspondant de transformer la *Curiosité* en une revue très considérable et du prix de 15 à 20 fr. par an. Malheureusement tous nos lecteurs ne sont pas aussi fortunés que notre ami et surtout n'ont pas son instruction et sa facilité d'assimiliation ; de sorte que nous sommes dans l'indécision de ce que nous ferons encore ; d'un autre côté nous ne voudrions pas avoir même l'apparence de porter préjudice à des confrères, surtout au *Lotus bleu* dont nos travaux se rapprocheraient de plus en plus, de ceux publiés dans cette remarquable Revue.

ne voudraient d'une aristocratie dont ils ne seraient pas (1).

Je suis persuadé que ce mot a éloigné de vous bien du monde. Il ne devrait être prononcé par les occultistes que quand ils auront surabondamment prouvé qu'ils sont véritablement altruistes et encore ne devraient-ils le faire, qu'avec une précaution infinie, pour indiquer par exemple, l'entraînement auquel il faut se soumettre pour expérimenter soi-même sans dangers.

« Tout le monde comprendra qu'on ne veuille pas profaner ces pratiques en les rendant publiques, mais personne ne verrait de bon œil une chapelle quelconque qui lui serait autrement fermée. Si donc les intellectuels ne sont pas tous venus à vous cela tient à deux causes ; l'une d'elle provient des défauts des occultistes, mais la principale est que leurs ouvrages sont ignorés (2).

« Ils sont ignorés parce qu'on ne connait pas les faits spirites et qne par conséquent, on n'a pas à se les expliquer.

« Que ces faits tombent dans le domaine du du grand public, qu'ils ne fassent doute peur personne, c'est en foule qu'on viendra à vous. — Voilà mon cher ami, le sentiment sincère d'un homme qui a vécu tout ce qu'il dit, qui pensant, qu'il est fait comme tout le monde et tout le monde comme lui, croit que ce qui l'a séduit (la théosophie et l'occultisme) séduira de même son prochain. Il ne faut donc pas désespérer ! A**. »

Nous n'avons qu'un mot à répondre à notre ami et nous aurons fini.

Malheureusement il n'y a pas assez de par le monde, des cœurs aussi droits et aussi francs que notre marin ; ensuite lui homme de science, a pu immédiatement saisir et comprendre des vérites très difficiles à être comprises par le commun des mortels. — Voilà pourquoi, nous avons toujours défendu et défendrons le spiritisme et les spirites, car c'est là la réserve disons mieux, la pépinière, le séminaire qui fournit aujourd'hui et qui fournira plus tard la grosse armée du spiritualisme ; mais faut-il encore, qu'il se trouve des éducateurs qui fassent sortir des cours élémentaires, les spirites et leur ouvrent de plus larges horizons, c'est ce que nous avons toujours fait pour notre part, c'est ce qu'ont fait les René Caillié, les Leymarie, les Dufilhol, les Volpi, les Aksakoff et toute l'Ecole spiritualiste Italienne, Russe, Espagnole, Anglaise et Allemande, représentées par des journaux, tels que le VESSILO SPIRITISTA, la REVISTA DEI STUDI PSICHICI, le RÉBUS, la RÉVÉLACION, le LIGHT, le BORDERLAND, le NEUE SPIRITUALISTICHE BLATTER, le SPHINX et le PSYCHISCHE STUDIEN.

Jusqu'ici, nous n'avons eu que peu de résultats, mais malgré des critiques diverses, nous ne nous sommes pas découragés, mais nous avons essayé bien des voies pour arriver le plus rapidement à un heureux résultat. E. B.

(1) Il ne s'agit pas de jouer sur les mots, or le terme *Esotérisme* signifie la science cachée, mais cachée à qui ? A ceux qui ne sont pas en état de la comprendre. Au contraire tous ceux qui par leur initiation, leur savoir ou leur karma sont dignes de connaître les vérités ésotéritous ceux-là en ont connaissance, donc ici l'aristocratie scientifique si aristocratie il y a, appartient et est atteinte par tous ceux qui savent, c'est-à-dire qui sont dignes de devenir *Esotéristes*.

(2) Cependant nous avons un éditeur très actif et très intelligent, M. Chamuel qui a fondé une librairie spéciale pour la propagation des livres occultiques ; mais nous pensons qu'il n'y a pas actuellement en France assez de gens sérieux s'occupant de ces hautes questions ; de là un cercle vicieux : faire des lecteurs par le livre, mais le livre ne se vend, que quand il y a des lecteurs.

## VARIA

LIVRES. — Nous avons reçu un très grand nombre de livres, dont nous rendrons compte prochainement et parmi ceux-ci, deux œuvres très remarquables de Jean-Paul Clarens.

REVUES. — La *Revue spirite* de cette année porte un charmant frontispice composé et dessiné par Pascalidès. Ce nom grec suffit à révéler tout l'atticisme de cette composition. Ce numéro parmi de très bons articles, renferme la suite de fragments de vérités occultes ; cette Revue devrait *verser* de plus en plus dans l'Occultisme ; bien que nous ne sachions pas, paraît-il, un mot d'Esotérisme, nous pourrions cependant, lui adresser, si elle le désire, des articles fort intéressants.

Nous félicitons et souhaitons la bienvenue à « L'AME » de notre frère Caillié. Le LOTUS, cela se comprend, est un peu en retard, mais placé dans les mains du Dr Pascal, il ne saurait que prospérer. La *Revue Immortaliste*, de notre distingué confrère, disparaît ; Camille Chaigneau la remplace par L'HUMANITÉ INTÉGRALE ; nous lui souhaitons la bienvenue et longue vie. Le MESSAGER de Liége poursuit dans son numéro de janvier l'étude : *Magnétisation de Varia*, traduit du russe par une dame qui ne veut pas se faire connaître, c'est pourquoi nous nous contenterons de dire que c'est la charmante compagne de notre ami Valentin Tournier.

Nos remercîments au *Moniteur Spirite et Magnétique* pour sa reproduction d'un article de M. A. B. — Nous devons également des remerciements à divers journaux de l'Etranger, pour la reproduction de divers articles de la *Curiosité*, notamment au LIGHT *de Londres* excellente publication, au THE BANNER OF LIGHT, et au LIGHT OF TRUTH *de Cincinatti*, ainsi qu'à divers autres organes de l'Etranger, que le défaut d'espace nous empêche de nommer aujourd'hui.

# VOYAGE EN ASTRAL

ou

## VINGT NUITS CONSÉCUTIVES

### DE DÉGAGEMENT CONSCIENT

*Suite* (1)

— Mais qu'a donc ma perlotte; ah ça, elle m'embête la tante Delphine, que lui faut-il encore? Je ne veux pas te voir pleurer ; voyons, dis vite ce qui te chagrine, je ne t'ai pas attendu si longtemps pour ne te voir qu'en larmes ; je suis certes, assez privé de ta vue depuis deux mois, pour que tu sois gentille...

Les petites veines bleues du cou de Zélie gonflèrent à se rompre; on eut dit le renflement d'une vipère, portant à sa tête toute l'énergie vitale...

— Hé bien ! voilà, mon bon Gaspard, ma tante a joué et perdu comme d'habitude, personne ne lui connaît ce défaut, que nous deux — et elle rapprocha son fauteuil du gros bonhomme — pour payer, elle s'est servie de l'annuité que tu lui avais confiée pour mon assurance, c'est vexant ! cette chipie sait bien que nous avons besoin d'elle ; aussi elle en abuse abominablement et se remettant à gémir. « Ah ! dans quelle mauvaise voie je suis tombée, mon Dieu ! quelle honte, Gaspard, d'avoir cédé à l'amour que je vous ai inspiré, moi, la femme, jusque là, irréprochable d'un juge d'instruction, d'un magistrat intègre, respecté de tous... dire que j'ai eu la faiblesse d'accepter l'assurance que vous m'avez proposée; que ma tante grâce à vos conseils, Monsieur est censé, fournir l'argent.» Et de plus belle, Zélie fondit en larmes ; ce n'était pas une femme, on eut dit une pleureuse égyptienne !

Le négociant agacé, de mauvaise humeur, regardait sa montre, je n'ai plus que dix minutes, voyons ma belle, sèche tes larmes: plaie d'argent n'est pas mortelle, et il prit dans son portefeuille des billets de banque qu'il lui remit. D'ailleurs je me réserve de tancer Mlle Delphine, je ne veux plus qu'on te fasse du chagrin.

Tout à coup, un formidable coup de sonnette retentit; qu'est-ce donc ? à cette heure,je n'attends personne ! j'avais pris mes précautions pour ne pas être dérangé. .

— Zélie l'air satisfait, s'enveloppa promptement dans sa mante, et s'échappa du côté du jardin, ravie de l'incident, serrant malicieusement sur sa poitrine les billets, qu'elle y avait prestement glissé.

— Alors seulement, je m'aperçus qu'Henry s'était absenté. Je le retrouvais dans la rue, où je poursuivais mon ancienne amie.

— Pourquoi, m'as-tu quitté déjà, dis-je à mon ami ? Il y a eu un coup de sonnette, qui a mis fin à l'entretien abominable, dont tu as voulu me rendre témoin, je n'y tenais plus ; mon amour-propre était à trop rude épreuve !

Hypocrite, vipère, comment ai-je pu te réchauffer sur mon sein...

— Ah ! l'heureuse diversion qu'a produit ce carillon moqueur !

— Oui, dit Henry, je suis parvenu à grand peine à faire tinter cette cloche, mais enfin elle a résonnée juste à temps, sans cela...

— Comment, c'est toi, qui a sonné ?

— Mais certainement, c'est ce qu'on nomme un *effet physique*, un de ces mille phénomènes occultes qui surviennent souvent dans la *Comédie Humaine*, qui pour la plupart restent ignorés, malgré leur énorme conséquence.

— C'est prodigieux, dis-je, mais la difficulté a produire ces phénomènes doit en restreindre le nombre.

— Il faut, reprit Henry, un concours de circonstances pour produire ces effets matériels qui ne sont pas à la portée de tous les habitants de la sphère astrale, mais les entités chargés d'une mission sont servis par des élémentals dirigés dans cet ordre de manifestations ; ils sont en quelque sorte les serviteurs bien dressés, dont peut se servir à volonté le missionnaire. Les mages ont également à des degrés divers, une puissance autocratique sur ces genres de créatures.

— Mais, reprit-il, tu as vu l'action au *recto*, sur la physionomie de Mme Ninus Delmart, il faut que tu lises au *verso*, la pensée de *la Zélie*; suivons-là.

La petite dame marchait d'un pas rapide ; elle exultait : « Je ne croyais pas en être quitte pour si peu... Comme il a avalé mon petit conte; ah ! vrai, il est encore plus bête que je croyais... Et ma tante ! En voilà, une coquine qui s'y entend pour une vieille vierge ; car elle est vierge Delphine, j'en suis assurée, elle prend trop de plaisir à me faire raconter en détail, toutes les vilenies des vieux richards; elle n'a jamais connu ces choses, sans quoi elle ne s'amuserait pas à les apprendre... C'est une fière rouée que ma dévote Tante... Enfin, je suis tranquille, elle a peut-être raison de vouloir que je rompe avec

---

Voir les nos 141 à 145.

Edouard, il finira par me compromettre ce petit fat. — Je voudrais que ces 28 jours ne finissent jamais... Il fait des dettes pour moi et cela ne peut pas toujours durer, son père le saura et alors gare... Ah! ce n'est pas comme M. Dosset, celui-là, je l'aimais vraiment; qui sait,s'il reviendra me voir, avant de quitter T... Edouard m'a dit que sa famille avait l'intention de le marier... Je tâcherai d'inventer quelque chose pour mettre des bâtons entre les roues... Si Ninus toujours malade et absolument cacochyme, personne ne le sait mieux que moi (fit-elle en remuant sa petite tête) venait à mourir, je suis jeune et jolie, grâce à Gaspard, mon assurance me donnera une jolie petite aisance et qui sait, si je n'épouserai pas Robert...

— Devenir Mme Dosset, quel bonheur!

J'étais dans un état de surexcitation, impossible à décrire, en écoutant cette perverse créature dans ses pensées! Quelle infâme!

Un fiacre attendait à l'angle du boulevard, la portière s'ouvrit, dès que Zélie parut.

La vieille tête de Mlle Delphine s'avança curieuse : « tu as tôt fait Petite, tant mieux! As-tu l'argent au moins? »

— Oui, ça a marché, comme sur des roulettes; quelqu'un a donné un coup de sonnette d'une telle sorte, que profitant de l'ahurissement du gros *boutonné* (c'est ainsi qu'elles nommaient Gaspard), je me suis dérobée,sans avoir même à donner un reçu... Maintenant, vîte à la maison; accompagne-moi, tu diras à Ninus, que j'ai eu une indigestion, que tu as failli me garder chez toi pour la nuit...

— Mais tu n'as pas l'air d'avoir eu mal à l'estomac; tu es fraîche comme une rose; ah! si j'avais été aussi jolie que toi, comme je leur en aurais fait voir de belles à ces hommes, qui n'ont jamais fait attention à moi, on a beau ne pas être belle, belle; on n'en est pas moins femme, que diable! ah! tu me venges bien et tu me vengeras encore ma petite Zélie; mais à propos, ma petite part, n'oublie pas de me la donner; il y a aussi la voiture en plus ce soir; enfin c'est une misère n'en parlons pas; la voiture roula...

La tension de ma nature fluidique avait été trop forte; je m'évanouis dans les bras d'Henry...

Tout-à-coup je m'éveillais dans une suffocation douloureuse, j'avais tout le corps inondé d'une sueur froide, glacée.

Henry ne m'avait point abandonné dans ma crise douloureuse; debout près de mon lit, il calmait par des passes magnétiques, l'excitation de mes nerfs et ramenait la circulation du sang, qui causait la suffocation. Quelques minutes suffirent pour me remettre dans l'état normal. Je poussais un long soupir de soulagement! Il faut, dit Henry, cuirasser ta sensibilité, si tu veux continuer avec fruit tes investigations dans les consciences, il faut que tu apprennes à t'impersonnaliser pour devenir un juge impartial de tes frères soit inférieurs, soit égaux à toi, dans le présent. Si tu maîtrise sagement ton amour-propre, tu pourras analyser plus subtilement, avec une exactitude plus parfaite, les actes qu'il te sera donné d'observer, car les antécédents qui les ont générés te seront dévoilés, tandis que tu t'indignes et souffres, tu négliges, justement de percevoir les *précedances* qui augmentent ou diminuent la culpabilité de chacun d'eux.

Demain dans la journée, fais de l'exercice en plein air, prends un bain froid et éloigne de ton esprit toute préoccupation sérieuse; tes nerfs ont besoin de ce traitement. — Demain soir à notre heure habituelle, je t'attendrai au café Marc; tu feras donc seul ce trajet jusque là, — Ce sera un essai de tes forces jusqu'ici soutenues par les miennes. Je dois te prévenir, qu'à chaque dégagement tes sens internes mieux exercés, te rendront plus de service; tu verras, tu sentiras bien mieux l'ambiance, aussi je ne saurais trop te le répéter; ferme ton cœur aux passions sensuelles, que la bienveillance grandisse en toi en proportion de la connaissance de l'humanité.

Un souffle frais sur le front, une douce pression de main de mon cher compagnon et je m'endormis d'un profond sommeil jusqu'à 8 heures du matin, où un coup légèrement frappé à la porte de ma chambre me fit ouvrir les yeux.

— Entrez, dis-je, à peine éveillé!

— Ce fut Ludovic qui entra.

— Bonjour, mon très-cher, dit-il, je venais te proposer, la journée promettant d'être belle, d'aller nous promener jusqu'à la Dragonne; nous y déjeunerons, tu m'accompagneras dans la visite que j'ai à faire dans la propriété, puis vers 4 heures, nous reviendrons à T... où ta mère m'a prié de partager votre dîner de famille; cela te convient-il?

— Mais j'accepte avec grand plaisir, j'ai besoin justement d'une promenade au grand air et j'éprouve le désir de faire une course à cheval. Tu as eu une excellente idée de venir me *quérir* avant ma sortie.

Je m'habillais à la hâte; le cheval de Ludovic piaffait dans la cour, et Gilbert certain que j'accepterai, avait fait seller le mien. J'avalais promptement une tasse de lait, après avoir em-

brassé mes chers parents, ce que je faisais toujours avec un sentiment de bonheur, nous partîmes joyeux vers la Dragonne ; j'allais d'autant plus volontiers dans cette direction que j'avais fait bien souvent cette promenade avec Henry, qui aimait beaucoup cette propriété à mi-côte où l'air purifié par le voisinage de grands arbres lui était particulièrement cher. Avant d'atteindre la grande route, nous passâmes sur le boulevard ; je tournais malgré moi la tête du coté de la maison de la tante de Zélie. La vieille vierge impudique était à sa fenêtre ; elle nous regarda passer avec ses petits yeux de fouine, de couleur indécise, mais fort perçants. Je fis un soubresaut ; la colère allait m'envahir. Je m'efforçais de repousser ce sentiment, mais je ne pouvais y parvenir.

— Ludovic me dit : « Tu regardes cette pauvre demoiselle Berthier ; quelle obligeante personne! Ma mère en dit toujours beaucoup de bien ; ainsi elle est absolument utile aux Dames de la Miséricorde pour la distribution équitable des secours faits aux malheureux de sa paroisse, elle ne ménage ni son temps, ni ses peines dans sa recherche des pauvres honteux ; ceux qu'il n'est pas toujours donné de découvrir aux personnes occupées.

—Ah ! dis-je, c'est très beau et très méritoire, si elle se contente de ces découvertes-là seulement !

— Ludovic surpris :

— « Que veux-tu dire par là ? »

Je compris que je venais de commettre une indiscrétion et je me hâtais d'ajouter : « Prenons les gens pour ce qu'ils nous paraissent mon ami jusqu'à preuve du contraire ; c'est peut-être plus sage. »

J'accélérais l'allure de mon cheval pour m'éloigner plus vite de la mégère aux découvertes charitables.

L'effet désiré pour ma santé, obtenu, je rentrais à la maison le soir, le visage coloré, tout ragaillardi par ma longue respiration à l'air vif et pur. La fatigue physique que je ressentais me semblait agréable ; elle avait donné à mon excitation nerveuse de la veille, un courant tout différent ; aussi est-ce de bonne appétit que je pris part au dîner de famille, que la présence de Ludovic rendit encore plus gai que d'ordinaire. — Ludovic était un frère pour nous, mes parents le traitaient en fils ; aussi fûmes-nous très heureux, car nos cœurs battaient à l'unisson. Je crois toutefois que celui de Ludovic précipitait ses mouvements, quand il s'adressait à Mina ; mais je n'étais encore sûr de rien ; ma sœur avait trois ans de plus que Ludovic.

## VI

### LES MAULÉON — GASPARD DÉSIRÉ

Dès que je fus au lit, je me hâtais de me dégager. Je me sentais dispos et plein de bonnes résolutions ; je m'élançais de ma fenêtre dans la rue, je commençais à trouver le procédé naturel, toutefois, l'absence d'Henry me causa une sensation pénible, bien que je m'y attendisse, puisqu'il m'avait donné rendez-vous au Café Marc, sans doute pour m'habituer à agir seul dans mon état de dégagement. J'hésitais quelques secondes, sur le choix du trajet pour rejoindre mon ami, car je ne devais pas m'y rendre soudainement, mais avec l'allure d'une marche ordinaire. J'optais pour cela, le chemin le plus long ; c'était celui des rues les plus fréquentées, me promettant de faire seul quelques expériences ; j'avais tout mon temps avant l'heure fixée par Henry pour le retrouver.

Passant rue de la Cathédrale, je remarquais assis devant leur boutique, M. et Mme Mauléon le plus riche boucher de T... qui prenaient le frais en compagnie de leur neveu, petit gamin de 12 ans, en paraissant à peine 10, à la figure intelligente et chafouine, maigre, la tête forte posée sur un cou très long légèrement tordu ; tout auprès des trois personnes, un énorme Bull-dog dont la grosse tête non moins intelligente aurait pu passer pour un parent du boucher, tant ce dernier se rapprochait de l'animal par l'expression bestiale de sa face et le gros nez aplati par le bas, aux larges narines échancrées, comme si on les lui avait coupées à sa naissance; sa bouche large, toujours ouverte au repos, lui donnait une ressemblance de plus avec son chien.

Depuis longtemps, je connaissais ce quartier, ce boucher était celui qui fournissait la famille de Montzag et la nôtre, aussi l'écho des bavardages d'office était-il parvenu jusqu'à la salle à manger. Mauléon était travailleur, avare, bête et vaniteux, ce qui s'allie souvent ; mais il adorait sa moitié, la belle Mme Mauléon, surnommée la *belle Bouchère*, il y a une vingtaine d'années, car aujourd'hui, elle était grosse, fanée et ridiculement prétentieuse ! Mauléon pour plaire à son épouse, qu'il considérait comme une forte tête, la consultait en tout et pour tout ; puis n'ayant pas de progéniture, il avait bien voulu adopter le méchant petit gamin, fruit adultère d'une sœur à Mme Mauléon, qui avait depuis longtemps abandonné le pays, sans jamais avoir donné signe de vie. Les Mauléon avaient donc pris l'enfant qui leur était devenu bientôt cher ; c'était à qui des deux

époux le gâterait davantage. Cet enfant avait une mémoire singulièrement développée ; il était malin comme un singe et s'il l'avait fallu, il se serait tenu en embuscade une journée entière, sans boire ni manger pour espionner quelqu'un, afin d'égayer le couple à la soirée en débitant avec force détails et fioritures de son invention, des médisances entendues ou des actes surpris par lui ; il faisait ces récits avec une feinte innocence se servant d'expressions grossières et pimentées qui faisaient se pâmer d'hilarité ses parents....

— Est-il finaud pour son âge, ton neveu Gabriel, disait le boucher ; que d'esprit ? Il ferait un avocat !

Madame Anaïs, qui se targuait de connaître l'histoire de France sur le bout des doigts, l'ayant apprise dans les romans historiques de ce bon Alexandre Dumas, — qui peut se flatter d'avoir infusé pas mal d'erreurs dans la cervelle de ses trop nombreux lecteurs — Mme Anaïs, dis-je, répondit un jour à son époux, que si Gabriel eût vécu à l'époque où les rois avaient des bouffons à leur Cour, Gabriel eût été l'émule du célèbre Chicot ; depuis lors, ils appelèrent le petit drôle, leur bouffon et par abréviation leur petit Bouf.

Je considérais un instant les quatre personnages ; le chien attira surtout mon attention ; il paraissait méditer. Les animaux sont voyants m'a dit Henry ; essayons mon pouvoir sur lui ; voyons ce qu'il fera en ce cas. Je me postais donc en face du molosse, je fixais mes yeux sur les siens ; au même instant il releva sa grosse tête, flaira en l'air de mon côté, il devait me voir ; je fis un geste menaçant, l'animal furieux fit un bond énorme, comme pour me saisir à la gorge. J'avoue que sous la pression de l'habitude, je reculais mais en m'élevant à mon insu à un mètre environ au-dessus du sol ; le chien resta en arrêt, le museau en l'air, regardant ahuri.

— Ici Bruno, criait Mauléon ! Quelle lubie te prend, dit Anaïs, voilà que tu veux mordre la lune !

— Elle est couchée la lune, observa le gamin, et moi je vais faire comme elle !

Je revins sur le chien, celui-ci rentra précipitamment dans la boutique en poussant des hurlements lugubres, qui dit-on, présagent toujours une mort prochaine dans la maison.

— Ah ! vilaine bête. Qu'est-ce qu'elle a donc ce soir, dit la bouchère, pour sûr, elle me fait peur.

— Bah ! fit Mauléon ; c'est peut-être le vieux qui va finir..... ce serait temps ; depuis qu'il est alité, voilà bien trois ans, que nous l'avons sur les bras !

— Dans le lit, dit en ricanant Gabriel, ah ! c'est bien vrai, qu'il nous en donne de l'embarras et puis, qu'est-ce que ça lui sert de vivre ; pour sûr, c'est pour lui que Bruno fait ces hurlements de mort. Après tout, il souffre tant notre grand'oncle, que le bon Dieu lui fera une grande grâce de le faire mourir.

Sur ce sage raisonnement, on se leva pour aller se coucher. Mauléon fut chercher les clefs pour fermer la porte de la boutique.

Le gamin profita pour dire à sa tante : dis si le vieux crève, je prendrais sa chambre, c'est trop haut la mansarde.

La tante releva la tête ; non mon petit, la chambre de l'oncle sera pour le premier garçon ; c'est déjà promis !

— Ah ! dit l'enfant, pour Monsieur Raoul, ton ami, pas vrai ?

Une formidable giffle ferma la bouche de Gabriel, qui jeta un cri aigu.

— Pourquoi as-tu gifflé le petit Bouf?...Voyons, parle, dit le boucher.

Anaïs avait été trop prompte, elle plongea sa grasse main dans la poche de son tablier, en sortit une pièce blanche et la donna à Bouf qui soudainement s'apaisa.

— Ah ! petit parrain, se hâte-t-il de répondre, c'est pas ma tante, qui m'a fait du mal ; je me suis cogné contre l'étal et si fort, que j'en ai vu 36 chandelles.

— Imbécile, dit le boucher, t'es donc aveugle, bourrique ?

— Pas tant que toi, mon vieux, murmura en ricanant le petit Bouf.

En expérimentant sur le chien, j'ai assisté à une scène intime, qui montre le *verso* de certains humains peu intéressants..... et je m'éloignais promptement.

Arrivé dans la grande rue, je fis encore pas mal de remarques sur les personnes qui la parcouraient en même temps que moi, mais pas de la même façon.— Je m'arrêtais devant un étalage d'estampes et de vues photographiques. De jour étant passé par là, j'étais si pressé que je n'avais pu m'arrêter pour regarder une série des châteaux Renaissance : Chenonceaux, Azay-le-Rideau, Langeais que j'avais visités, il y a quelques années. Je considérais avec une attention profonde une de ces vues et cela avec une intensité telle, que j'oubliais complètement que j'étais en forme astrale. J'allais entrer dans le magasin pour en acheter une épreuve.

Soudain, je sentis en moi un changement physique ; je sentis l'humidité de la température et les bruits de la rue s'accentuèrent d'une autre manière ; cela ne peut s'expliquer en paroles ; mais de même qu'il existe des états différents mais successifs dans le sommeil hypnotique, il y a de même dans les divers degrés de dégagement, des modifications nombreuses ; je ne m'étais pas rendu compte de cet effet, qu'une voix bien connue m'interpella : « Bonsoir M. Robert, vous voilà tout à fait gaillard, que vous êtes dans la rue à cette heure, alors qu'il fait tant humide, pas vrai ?

Mme Blaizoit, la concierge des Montzag était devant moi, me regardant maternellement avec ses gros bons yeux ; j'allais lui répondre, mais cette diversion fit brusquement cesser l'intensité du regard qui avait changé l'aspect de ma personne fluidique, en lui donnant plus de consistance, plus d'opacité. Instantanément, je repris ma fluidité première ; Mme Blaizoit resta bouche bée, je venais de disparaître à ses yeux.

— Mon Dieu ! dit-elle en pleurant, et portant ses poings fermés à son front : décidément je deviens folle ! Je l'ai pourtant bien vu, il était là devant moi, en pleine lumière... Ah ! reprit-elle, pour sûr, M. Robert va rechuter, il vient de mourir, le pauvre garçon, quel dommage ! ah, oui ! pour sûr il est décédé ; ce n'est qu'un revenant qui peut ainsi se montrer et disparaître si vite. . Je vais vite m'assurer, s'il n'y a pas du nouveau chez les Dosset, mais je deviens folle, c'est certain, et à grandes enjambées, autant que son âge le lui permettait, Mme Blaizoit me quitta.

J'étais aussi étonné qu'elle, mais de manière différente.

Je fus bientôt devant le Café Marc ; à cette heure, il était plein de consommateurs, je cherchais vainement des yeux mon ami ; il est en retard, pensais-je, attendons-le en continuant mes investigations curieuses sur ce monde attablé et causant. Je portais tout d'abord mon attention sur un de mes concitoyens, dont je connaissais assez bien les antécédents peu honorables ; c'était un jeune homme de 25 à 28 ans, appartenant à une famille assez bien posée de la ville par ses belles relations. Il était reçu avocat depuis peu de temps ; la mort de son père, le peu de fortune qu'il avait laissé dont une grande partie avait été consacrée par la famille à l'instruction ainsi qu'aux études de Droit faites à Paris par Julien Laverdette et qu'il prolongea outre mesure bien que sachant les privations qu'il imposait à cet effet à tous les siens. — Julien avait été plus qu'un *noceur*, il avait été une honte pour sa famille, qui par un sacrifice d'argent ruineux pour elle, était parvenue à étouffer une sale affaire, dont le fils avait été le principal inculpé. Absolument gangrené au moral comme au physique, Julien par la force des choses était revenu à T. où il guettait partout des affaires, prêt à faire toutes les concessions possibles à la fraude et à l'injustice, moyennant finances. Il était grand, bien fait son visage aurait été repoussant par l'inharmonie des traits, ainsi que par son teint bilieux, parsemé de tâches livides ; mais il avait des yeux noirs d'une grande beauté, plein de feu qu'il savait employer à merveille pour fasciner tous ceux dont il voulait faire ses victimes, ou ses dupes ; aussi comptait-il sur leur puissance pour séduire malgré sa laideur une fille ou une veuve riches. Au moment où je me préparais à regarder le *verso* de Laverdette, un gros homme assis quelques tables plus bas se leva et passa près de moi ; c'était Gaspard, le négociant en vins ; avant de monter à son Cercle au premier étage du Café, il avait l'habitude d'entrer dans celui-ci, fréquenté par les commerçants, pour voir des clients, prendre ou donner des rendez-vous d'affaires.

— Où va ce vieux libertin, me dis-je, voyons, j'ai le temps d'observer Julien, suivons l'ami de Zélie à sa sortie du Café. Un jeune homme assez mal vêtu s'approcha de M. Désiré et lui dit à voix basse : M. Gaspard payerait-il comptant un avertissement utile à sa tranquillité ?

— Oui, parle, drôle et pas de mauvaise blague surtout, ou je te ferai pincer, mais si la chose en vaut la peine tu auras dix francs !

— Alors, ils sont à moi ; voici : « Monsieur courtise et paie la femme du juge d'instruction, M. Delmart. »

Gaspard, s'arrêta inquiet : pas si haut, mon garçon.

— Hé bien après, qui t'a raconté cela ; ce n'est pas vrai, je ne vois cette dame que dans le monde...

— Ta, ta, fit le jeune homme, je vous dirai, si vous le voulez ce qui s'est passé l'autre soir dans votre cabinet au rez-de-chaussée, et que même vous avez été pas mal joué par la jeune et par la vieille, vous savez la tante *à l'assurance*.

Désiré devint blême de colère et de peur, j'étais moi-même extrêmement ému, croyant être le seul avec Henry à connaître ces détails.

(*A suivre*). M. A. B.

*Le Directeur-Gérant :* Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Saint-François-de-Paule.

Ernest Bosc